

Arditi, toujours à *L'école des femmes*

Stéphanie Belpêche

SES CHEVEUX ont bien poussé depuis Avignon. Dans sa loge exigüe du Théâtre de la Commune, Pierre Arditi fait une pause en costume, Gitane aux lèvres. Le comédien répète une dernière fois la pièce qu'il a jouée avec succès en juillet dernier dans la Cour d'honneur du palais des Papes : *L'école des femmes* de Molière. Il incarne de nouveau Arnolphe à Aubervilliers – avant une tournée dans toute la France –, vieux fou hanté par la phobie d'être trompé et malade d'aimer une jeune fille, Agnès (Agnès Sourdillon). L'an dernier, l'acteur n'a pas chômé : entre le triomphe de *Joyeuses Pâques* (Jean Poiret) au Théâtre des Variétés, Avignon, un téléfilm pour France 3 (*Jalousie*)

Il reprend, après Avignon, la pièce de Molière au Théâtre de la Commune. Un rôle qu'à l'âge de 17 ans il s'était promis d'incarner un jour

aux côtés de sa compagne Evelyne Bouix et l'épisode pilote de *Sauveur Giordano*, une nouvelle série policière sur TF1, il a réussi à prendre des vacances bien méritées. « La journée j'étais sur les tournages, le soir aux Variétés, la nuit j'apprenais le texte d'Arnolphe. Alors je me suis écroulé. Je n'avais plus de forces. »

Pourquoi aviez-vous accepté de jouer L'école des femmes ?
Ce n'était pas très raisonnable. Je pensais que je n'en sortais pas vivant. Mais je voulais le faire. Si je refusais une proposition comme celle-là, je n'avais plus qu'à changer de métier.

Avignon, c'était comment ?
Imaginez : le mistral, le plein air, les bruits de la ville et une voix qui doit porter si on veut être entendu. Ne pas se mettre de dos ni de profil. Le spectacle était épique et plein de contraintes. Ici, on l'a remanié de façon beaucoup plus intimiste. Ça redonne une

liberté de jeu, la possibilité de nuancer. Ce qui était impossible à ciel ouvert.

Vous connaissiez la Cour d'honneur.

Je n'y étais pas revenu depuis 1973, où j'ai joué dans *La poupée* d'Audiberti. J'y ai retrouvé plein de fantômes, à commencer par le mien, jeune homme. C'était étrange. Je me suis rendu compte qu'un énorme morceau de ma vie avait passé. Ça a été un choc. Je suis vieux, j'ai 57 ans. Quand on est acteur, on se croit immortel, indestructible. Je suis redescendu de mon petit nuage. Ce n'est pas non plus la première fois que je joue au Théâtre de la Commune. En février 1968, j'y faisais mes débuts dans *La déchirure*, une pièce de Jean-Pierre Chabrol, avec Patrick Dewaere.

Est-il facile de passer du boulevard au répertoire ?

Oui, parce que c'est toujours du théâtre. Que ce soit Molière, Feydeau ou Poiret, que je considère comme un auteur classique.

Arnolphe, c'est un personnage qui vous touche ?

Profondément. La mise en scène de Didier Bezace innove. Il n'est plus un bourgeois rondouillard qui se fait rouler dans la farine. On est plus proche de la tragédie que de la comédie, registre dans lequel Louis Jouvet avait excellé. Arnolphe contient tous les prémices des héros de Molière. Chez lui, on retrouve un peu de Don Juan, d'Alceste et de Tartuffe. C'est un kaléidoscope intéressant.

Vous semblez bien le connaître...

La première scène que j'ai jouée dans ma vie, il y a quarante ans, au cours d'art dramatique de Tania Balachova, était extraite de *L'école des femmes*. J'étais un romantique de 17 ans bouleversé par le destin d'Arnolphe. Je me suis fait la promesse de l'incarner un jour et j'ai tenu parole. J'ai juste attendu de prendre de l'âge, de mûrir.

Vous êtes omniprésent sur scène et toujours debout.



Aux côtés d'Agnès Sourdillon, Pierre Arditi : « Quand j'entre en scène, c'est un acte sacré. Je double le temps de ma vie en jouant. »
Photo B. Souillard/La Provence

Je crois qu'il n'y a qu'une scène où je n'apparais pas et elle dure deux minutes ! C'est un défi exténuant. Le personnage est un roc. On l'aborde comme on monte à l'assaut. J'ai besoin de rentrer en moi-même pour l'incarner et de ne plus rien laisser pénétrer de l'extérieur.

On vous dit exigeant, perfectionniste.

Quand j'entre en scène, c'est un

acte sacré. Je double le temps de ma vie en jouant. On ne convoque pas des gens pour un acte banal. Je n'ai pas trop d'estime pour ceux qui entrent en scène comme dans leur salon. Le théâtre est un sanctuaire, c'est le sens profond de ma vie. Quand on me dit que je suis boulimique de travail, c'est comme si on me reprochait de vivre pleinement. La vie, c'est pas la Caisse d'épargne. Moi, je ne

veux pas économiser mon énergie.

Que vous reste-t-il à jouer ?
J'aimerais d'abord trouver le temps d'écrire un récit autobiographique. Sinon, évidemment, Pinter, Tchekhov, Duras, ça me plairait assez. Et encore Yasmina Reza. Je voudrais être dirigé par Gildas Bourdet, Patrice Chéreau.

Et au cinéma ?
Je vais retrouver Alain Resnais au

mois d'octobre. Le scénario est fou et merveilleux. Sabine Azéma et André Dussollier seront de la partie.

L'école des femmes, mise en scène de Didier Bezace. Théâtre de la Commune, 2, rue Edouard-Poisson, Aubervilliers. Tél. : 01 48 33 16 16. www.theatredela-commune.com. Du mardi au samedi à 20 h 30, dimanche à 16 h. Jusqu'au 8 mars.